

**La terre
l'objet
le rythme
la jouissance
l'architecture**

Pierre Vase

Mai 2009

Comité de rédaction :

**Marc Belderbos
Cécile Chanvillard
Pierre Cloquette
Renaud Pleitinx
Jean Stillemans**

Diffusion :

laa

**laboratoire analyse architecture
Faculté d'architecture, d'ingénierie architecturale, d'urbanisme
Place du Levant 1 boîte L5.05.02
1348 Louvain-la-Neuve
Belgique**

<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/lab/laa>

**© Les Pages du laa
ISSN : 2593-2411**

La terre

La terre roule à ras du ciel. Ce qui se meut dans l'opacité de son grain se lie et se délie dans le secret d'un frottement sans repos. Epaisse, profonde, dans tous les sens, la terre connaît pourtant l'arrêt : à sa surface, le sol, cette mise à plat qui la fait rouler sous le ciel, qui lui fait faire fond au ciel. La surface. Avec tout ce qui s'y accroche ou ce qui s'y enfouit, architectures ou galeries : effets de surface qui bourdonnent au fond du ciel.

La terre s'amasse en boule, comprime, capte dans une confusion sans nom. Elle engendre ou reprend; elle crache, vomit, défèque ou engloutit – tous événements de la surface, modifications périphériques aux lieux où glisse le ciel, où il s'étale et se dissipe, à partir de la dernière couche captée par la terre, légère, doucement vibratile et transparente : l'atmosphère qui s'étire en lambeaux.

La terre, horizontale et courbe, pleine, indifférente et indifférenciée : l'événement extérieur ne l'atteint pas. Aucune violence ne pourrait troubler son âge lointain, sa durée. Au cœur de la terre, pleine d'une friction noire et infinie, il n'y a pas de destin particulier, donc pas de mort où s'abîmer. C'est sous le ciel, à travers sa lumineuse béance, que se déploient les trajectoires singulières. Toute apparition y fait événement. Les possibles se multiplient. L'air, transparent mais enveloppant est propice autant à la mise à distance des choses qu'à leur dilution ou leur dissipation.

C'est à la surface de la terre, et sur fond céleste que les apparitions inclinent à se raffermir et à se distinguer. Les formes qui font corps avec la terre se mêlent aussi à sa confusion et à sa durée immobile. Les formes qui s'en détachent font apparition,

se contractent et tranchent sous la voûte céleste. Elles s'exposent dès lors à la fragilité, au risque de disparaître. Elles sont nécessairement éphémères. Apparition et disparition : deux versants inséparables du clignotement de l'objet détaché de la terre. Disparition soit par allègement dans une fusion apesante et transparente avec l'atmosphère. Soit au terme d'une chute pesante vers la terre, comme la trajectoire parabolique d'Icare : l'envolée vers une fusion solaire qui s'achève en retombée désastreuse au sol.

Il serait trivial de dire que la vie s'écoule à la surface de la terre, qu'elle en provient et qu'elle y reverse, dans les conditions qui lui sont favorables, épiphénomène du globe terrestre au sens plein du terme. Il faut y voir plus. Le propre du dispositif humain est de brouiller la surface de la terre, l'écarteler, la dilater. Simple interface, pellicule mince entre le fond terrien inaccessible et l'éclat léger des cieux, l'homme l'étire, la plie, la plisse et la perce pour lui donner à tout prix une épaisseur, y fabriquer un espace. La mécanique culturelle fait bourdonner la surface de la terre. La vie s'enfouit ou entasse la terre sur sa propre surface. Le trou et le tumulus sont les deux premières formes culturelles qui accompagnent les vivants et les morts. Et à partir d'elles, toutes les autres sont disponibles comme extensions et développements de ces deux archétypes initiaux.

Trouer la terre pour y faire place au ciel ou au contraire jeter la terre au ciel, la perspective de la culture se tient là : prolonger l'ambivalence, camper une limite pour en faire un territoire qui s'étale horizontalement, mais plus aussi : un espace mélangé de terre et de ciel où glisser, sans cesse, de l'un à l'autre.

On pourrait revisiter les différentes formations humaines et examiner comment elles aménagent cette ambivalence : cultures du sol et de l'enfouissement, civilisations du culte solaire. Une culture se détache sur un fond qui la hante, dont elle est faite et où elle s'éteint en des cycles incessants, selon des modalités spécifiques – ce peut être le phantasme archaïque d'un retour à la Terre-Mère ou la mystique d'un éblouissement aérien et cosmique, ou encore l'un et l'autre dans une partition verticale ou cyclique du bas et du haut, voire du mal et du bien.

Les dessins des prisons de Piranèse nous laissent un cas limite raffiné de cette confusion de la terre et du ciel, au travers d'une surface écartelée et trouée. Point de lieu dans ces dessins : tout l'espace y fuit – fluidité d'une errance absurde à laquelle on ne peut qu'être condamné. Errance horizontale, d'une part, à la surface du sol où l'on manquerait de lieu, mais il est encore doux ce voyage nomade accroché à la terre ferme qui dessine un horizon circulaire et dont on suit quelques lignes de force. Il y a en plus, dans ces dessins de Piranèse, une indécidabilité totale quant à la terre et au ciel. S'y confond un double mouvement d'aspiration céleste et de descente aux enfers. L'errance est radicale. Non pas une simple incertitude latérale sur une surface qui la porterait, mais une hébétude verticale induite par la dissolution du corps de la terre comme fond du ciel et surface d'appui : manque de lieu et manque de terre. Où s'échappe l'espace des prisons ? La lumière s'infiltrer par le haut et les ténèbres s'alourdissent vers le bas. Mais sommes-nous sous la terre

ou sommes-nous à la surface, retenus par un réseau d'architectures. La question n'a plus d'importance. L'équivoque est sans résolution. La référence de niveau est brouillée irréversiblement : la surface de la terre, mutée en architecture, s'est plissée et trouée – l'indécidabilité se porte ici à l'angoisse.

Brouiller la surface de la terre, rendre hésitante la limite entre ciel et terre, la déplacer continuellement est une obsession interminable. Une tâche sans terme. C'est, malgré le dénuement de l'existence sous le ciel, affirmer son appartenance aux cycles profonds de la terre. C'est par ailleurs la découper, la trancher, l'arrêter, la suspendre, la détourner pour l'inscrire dans un autre cycle – mêlé au jour du ciel qui est celui de la culture. L'ambiguïté affirme à la fois la terre et la dénie. Affirmer le cycle terrestre d'où l'on s'extrait pour mener un détour vain dont l'issue ne peut qu'être le retour à la terre.

L'objet

L'objet comme produit culturel se détache en position d'écart maximal à la terre. Ponctuel, il faut le voir ici en pure forme discontinue arrachée au sol et mobile, sans structurations rythmiques ou symétriques qui sont des manières d'amortir et de conjurer son écart potentiel.

L'effroi du fracassement dispose notre approche des objets. Rien n'est solide qui tient dans l'écart, dans le suspend. Et tels sont les objets : en surplomb sur l'abîme, qui n'ont d'impact sur nous que dans cette mesure où vibre en leur milieu une menace d'effondrement.

La compacité, ou du moins l'indépendance qui tranche l'objet sur ses environs produit l'écart où il peut tenir. Et sa fragilité est à proportion de cet écart : son évidence nette, muette, rapide – son évidence séparée – annonce l'imminence de la catastrophe, l'écrasement des formes, la chute, le retour à la poussière. L'écart est vide, vide des objets mis à l'écart, et l'objet menace d'y reverser, aspiré.

Tout cela est là, toujours là, en virtuel, à travers et au-delà de nos vis-à-vis aux objets.

L'objet est improbable. Il tient dans l'arrêt de la matière, puis son écartement. Plus que la marque qui est fente et coupure, c'est-à-dire accroc de la terre ou du corps, l'objet est prélèvement et détachement, mise à distance, et ensuite mise en formes. Mise à l'écart du reste et mises à l'écart au cœur même de l'objet qui se répartit, se découpe, s'écartèle en proportions diverses. Un écart incertain, sans stabilité, jamais acquis. La distance prise par l'objet pour qu'émerge sa forme n'a de cesse qu'à vouloir s'annuler, claquer sur elle-même. Comme la pierre lancée tombe dans le vide, en dessinant une trajectoire courbe, livrée à la pesanteur, jusqu'à ce que son propre poids se confonde avec celui de la terre.

L'objet est lié par un effort. L'objet existe tant que l'effort qui le forme garde grand-ouvert

l'écart. Et cet effort maintenu et tendu, cette extension de force, qui ouvre l'espace d'indépendance de l'objet, s'expose nécessairement à la fragilité. C'est lui qui porte la fragilité au cœur même de l'objet. L'effort tendu, sans repos, violence dirigée, contenue dans un étroit canal, est seul à s'exposer à la fragilité. Il est à découvert, il risque l'aléatoire, l'accident, la fatigue. L'objet comme résultat d'un effort n'est pas immédiatement fragile, la matière en soi n'est pas fragile, c'est l'effort qui risque la rupture, porté à bout : exténuation de la tension. Au terme de l'effort, à l'extrême limite de la tension, là où elle n'en peut plus, là où elle s'affaisse ou s'affaiblit, l'objet chute.

L'indépendance inouïe de l'objet, cet abrupt où il se forme, annonce déjà sa chute. Il est là d'un seul coup : autre chose et rien d'autre. Issu du découpage le plus minutieux et le plus vif. Il ne peut que tomber : sans fermeté, ni solidité. Trop vif pour évoquer l'arrêt et une quiétude sans remous.

Une saisie avec quelque intimité de l'objet est aussi saisissement de sa précarité sans solution. Précarité par défaut de la force d'écart qui vient à manquer et abandonne l'objet à la catastrophe. Ou précarité par excès de force : la violence de la force qui porte l'objet à bout de bras s'est concentrée en telle quantité pour l'arracher à son substrat qu'elle s'emporte elle-même, vacille avant de trouver un point d'équilibre où l'objet se stabiliserait, traverse l'objet et se déverse au-delà de lui, muant son énergie première en chute et fracas des composants de l'objet. A rebours de son évidence présente, là, devant nous, fermé et complet, l'objet chute déjà, emporté vers le bas – précarité consumée. La force d'écart est débordée par la violence qu'elle canalise.

Pas d'équilibre : l'objet est une construction improbable. Tellement au bord de la fin, nous ne pouvons que saisir à travers lui l'accomplissement imminent de sa catastrophe. L'accomplissement vertigineux de l'objet est sa propre chute où il nous entraîne : instantané d'une chute où il s'abîme, effet de fixité sur désastre.

La jouissance

La ruine fait jouir. L'effondrement, la rupture des dispositifs culturels produisent la jouissance. Ils aspirent l'édifice de pondération pulsionnelle du corps qui vacille, incapable de camper indemne sur leurs bords.

On peut relever deux types d'effondrements, en première approximation, selon le lieu où ils s'amorcent. L'effondrement dont la source est d'abord, si l'on peut dire, extérieure au corps et qui le contamine ensuite : catastrophe, sacrifice, cruauté. Ou l'effondrement orgasmique qui s'amorce au sein du corps même après un affolement croissant de la pulsion. La jouissance est ici, de manière générale, abandon à la chute du monde, événement radical qui peut se « dire » en décalage : « je vais jouir » ou « j'ai joui », mais qui détruit tout sens possible de l'événement au présent. La chute ne peut se dire. Le socle minimal où appuyer un dire fait défaut. La jouissance est ce trou noir vorace qui absorbe tout et

donc le langage qui n'y trouve plus de lieu. L'édifice qui permet l'inscription et le repérage du moi et de ce qui le traverse y défaille. Mieux, cette jouissance coïncide avec cette défaillance, sa radicalité se mesure à l'ampleur des dégâts qui ruinent le sujet.

La chute du monde, c'est l'anéantissement de tous les écarts, de toutes les mises en place sans cesse renouvelées pour assurer la machine culturelle, c'est-à-dire pour produire des articulations entre ciel et terre, entre les corps et à leurs surfaces¹. La rupture de ces écarts, leurs rabattements, et donc la perte de ce qu'ils mettaient au clair, c'est la jouissance.

Non pas tant la dépense brutale des énergies liées par la culture, leur déploiement affolé, une consommation énergétique comme en parle Bataille, mais bien le démembrement des formes, leur dislocation tumultueuse jusqu'à leur perte. C'est l'imminence de l'éclatement du corps qui nourrit le phantasme du vertige, la proximité de la rupture et de l'éparpillement. La quantité d'énergie libérée par la chute se transforme en fracas, et c'est cette conséquence dont la menace fait frémir. On ne jouit pas d'une dispersion d'énergie, mais de la forme qui s'anéantit.

Il y a jouissance dans la chute, dans le mouvement de perte de l'écart qui constitue les choses et les corps. Elle est brève, elle est fulgurante parce qu'elle accompagne la réduction progressive et rapide de l'écart jusqu'à son annulation, son claquement sur lui-même. Elle s'achève au terme de la chute. Au-delà, il n'y a plus rien à jouir, la perte de l'écart est consommée.

C'est parce qu'elle est l'éprouvé d'une perte, de la chute du corps construit qui s'évanouit sous lui-même, qu'elle est aussi impossible. Impossibilité du non-saisissable, d'un événement sans réalité qui ne mène nulle part ; trouée dans le réel qui s'estime à partir de lui, en décalage. Elle n'est jamais assez radicale parce qu'on en revient. *Animal triste post-coïtum* : le réel est sans consolation.

Jouir, c'est accueillir et s'ouvrir à la fascination qu'exerce sur nous l'imminence de la chute du monde. C'est dépasser l'ambivalence horreur/fascination qu'éveille le risque de violence en se livrant à la seule fascination.

Le rythme

Le rythme scande, à travers des détours plus ou moins compliqués, le retour de l'identique. Une forme qui revient, succède à elle-même, se reforme encore, sans marque de départ ou d'arrêt, sans queue ni tête.

Le rythme forme l'articulation minimale de la matière qui y trouve une nouvelle

1. La machine culturelle est autant mises à distance des corps et régulation de leurs échanges, que mises à distance à l'intérieur des corps : distribution des pulsions et des signes du corps.

solution de continuité par le battement de la répétition. Peut-être est-il la forme qui pressent le détachement de l'objet, et donc le risque de la chute. Il lie le détachement à la condition de se répéter inlassablement, c'est-à-dire de constituer un nouvel horizon, un fond.

L'architecture

Il faut détourner l'interprétation de l'architecture des propos trop fréquents sur la fonction d'abri. Le problème s'avère plus complexe et rien ne permet de faire découler sa forme d'une réponse à quelques besoins fondamentaux dans les limites des disponibilités matérielles.

D'emblée l'humain entier s'y joue par delà le fonctionnel. Culte des morts, résolutions cosmiques, le symbolique au sens large est imbriqué de manière indécidable avec les fonctions pratiques au sens étroit, qui comme telles, n'existent qu'au regard de l'analyse rétroactive d'une certaine raison occidentale.

Mais elle est autre chose encore que partie prenante dans l'organisation symbolique, elle est cette forme culturelle particulière qui fait fond avec la terre, un mode de jointure du fond qui s'enracine dans des continuités « présymboliques ».

Signe, elle le fait certainement, mais à la dérobée, avec des modalités qui découragent une saisie clairement articulée et systématique :

1) Elle est ce signe lourd, dépourvu de toute mobilité, qui fournit la trame où se greffent les systèmes sémiotiques légers et détachables. Elle s'évanouit devant eux, elle leur fait corps en quelque sorte, un grand corps engourdi avec ses rythmes lents, mais orienté dans l'étendue cosmique. Elle est la toile de fond, à maille large et grossière, où se déposent et s'agitent les signes rapides et volubiles.

2) Elle est la forme-signe au pouvoir sédimentaire le plus élevé. L'intimité constitutive de l'architecture avec la terre protège ses fondations des cataclysmes aériens. Les plus vieilles traces des constructions humaines nous parviennent mêlées aux couches géologiques. Elle se dépose en terre et se transforme elle-même en réservoir sédimentaire : l'architecture s'accumule sur l'architecture. De nouvelles trames se superposent et s'emmêlent aux anciennes. Des édifices s'appuient sur de vieilles fondations. La ville, seule, supporte une telle confusion accumulative qui obscurcit et ralentit les écoulements sémiotiques : elle s'empêtre dans ses propres difficultés à émerger, elle résiste à sa propre clarté.

3) Elle est le signe en forme pesante qui s'appuie sur le sol, en continuité avec la terre. Fichée dans la terre, mélangée à son grain, sa forme et sa matière l'y retiennent sans discontinuités. Avec la marque, la coupure – toutes les procédures de scarification des corps ou de la terre –, elle est la forme culturelle qui s'inscrit à même un grand corps plein indifférencié : elle le plie, le plisse, le perce. Elle s'y dresse

et en même temps, s'y perd. La forme – l'architecture – et son fond – la terre – se croisent et s'échangent indéfiniment.

4) Elle est la forme qui se creuse, contient, enveloppe alors que le signe requiert la ponctualité et le face à face. En elle se répandent, se dilatent et se lovent les nostalgies matricielles qui y trouvent la courbure adéquate pour se diluer.

Quatre fois donc, l'architecture fait défaut à une claire articulation symbolique, solidement établie. Elle y affleure à peine. Et quatre fois elle affirme sa pente terrienne. Une première fois elle s'efface pour faire fond et support de constructions sémiotiques plus légères. Une deuxième fois elle se sature sous l'entassement de sa propre surabondance. Une troisième fois elle fait corps avec la terre, se mute en bourdonnement de sa surface. Une quatrième fois elle nous confond dans sa torpeur matricielle.

On pourrait interpréter l'architecture comme le socle, la base élémentaire où s'épaulent et se consolident les systèmes d'objets et de signes articulés qui habilleraient sa charpente. Un premier dégrossissement, signifiant avec maladresse, et qui appellerait des compléments. Mais ce serait encore l'aligner dans la perspective d'une mécanique sémiotique généralisée où tout fait articulation, pièce, rouage, et concoure à la production de cliquetis signifiants.

Il convient mieux de montrer comment elle échappe à ce type de sémiologie qui privilégie l'écart et l'articulation, comment elle n'appartient pas en priorité aux formes claires de l'éveil, mais bien à celles qui lient la culture humaine à son propre assoupissement. La part culturelle qui s'indétérmine dans l'opaque et le compact. La forme qui prend la forme de l'étirement et du reversement continu dans l'informe terrestre.

Ce rapport de l'architecture à la terre reste fondamental à travers les différentes cultures, malgré les surdéterminations spécifiques qui s'y ajoutent.

Le seul « monde » à rompre radicalement avec ce destin est peut-être le nôtre. L'obsession d'une organisation de l'espace en réseaux fluidifiés et mobiles mène à la dissolution du mur comme masse pesante et à l'arrachement au sol de l'architecture. Reste une texture apesante qui donne à l'espace une nouvelle horizontalité dégagée des lourdeurs terriennes, et injectée de clignotements sémiotiques.

L'architecture est la forme ambivalente par excellence. Ambivalente, parce qu'elle campe deux règnes à la fois : la terre et le ciel, et qu'en elle plus rien ne permet de les trancher. Elle est pesanteur et on y découvre des correspondances cosmiques. Elle est opaque et découpe la voûte céleste. Elle est profondeur et accroche le ciel pour l'inscrire à portée humaine. L'architecture rend indécidables les étendues propres des domaines terrestres et aériens. Elle brouille leur frontière commune : la surface de la terre.

Après l'effondrement, la catastrophe, la mise à sac, la ville se montre encore : en

ruines, en lambeaux de pierres dressées. Une ville rabattue au ras du sol, dont les excroissances trop orgueilleuses ont été rabotées, limées. Les toitures défoncées, les voûtes écrasées, les tours qui se délabrent. Les signes du quotidien sont noyés dans les cendres, vaisselles disséminées, outils enfouis, étoffes qui pourrissent. Restent des murs meurtris qui courent dans la poussière : une ébauche inversée de la ville qui révèle les fondements. Les accrochages au sol apparaissent, mis à nu, en réseaux d'architectures effilochées.

La ruine violente, ou l'usure du temps sur la ville abandonnée, n'entament pas ce qui fonde l'architecture. Au contraire, son ancrage à la terre demeure, à travers les âges, en traces ensablées, en têtes de murs toujours vaillantes. Au delà de la catastrophe et de l'humeur des époques, la vérité saillante de l'architecture subsiste : la pierre fichée dans la terre.

La terre est indifférente aux va-et-vient, aux soubresauts des cultures humaines. Elle est ce toujours déjà-là. Elle ne connaît pas la fragilité, et si l'architecture est cette forme culturelle ambivalente parce qu'elle s'obstine à faire fond avec la terre, elle se lie par là à ses cycles lents et insoucians. Elle est terre et se soustrait, pour une part, aux incertitudes et vacillements de la surface. Masse pesante liée au sol, son destin oscille entre les cycles courts, hachés et cassants des sociétés humaines et les vagues longues et interminables, immobiles, des couches terrestres.

Seuls les déchirements de la terre elle-même menacent de dispersion irréversible les fondements des constructions. Et encore. La violence des irruptions terrestres, particulièrement sensibles à l'encontre des hommes, qui balaie toute vie possible, se montre par contre bien patiente l'égard des architectures : à Pompéi, tout nous apparaît comme si la terre avait recouvert lentement, avec précautions, en couches, les murs abandonnés de ses baves bouillantes.

L'objet mobile, la poterie ou l'outil, qui se brise en heurtant le sol, se répand pêle-mêle en débris dans un ordre qui ne rappelle en rien la forme première dont ils sont les fragments. Seul un travail patient et minutieux, qui procéderait par tâtonnements, peut parvenir à réassembler correctement les éclats et reconstituer la forme dont l'évidence s'est perdue dans son fracassement. Cette évidence perdue pour l'objet brisé, perdue pour la forme urbaine par delà son anéantissement parce qu'elle est incrustation dans le poids de la terre. Elle s'effrite mais ses fondements persistent.

La catastrophe laisse à nu une vérité ultime de l'architecture : son versant sédimentaire, cette lenteur terrienne qui lui survit.

laa

<https://uclouvain.be/fr/instituts-recherche/lab/laa>

© Les Pages du laa
ISSN : 2593-2411